
PRESSE



Masques Fredy Porras / Tout le monde veut vivre/ Hanokh Levin/
M.E.S Dylan Ferreux / Théâtre Alchimic 2021

SPECTACLE: NEIL // LE COURRIER DE GENÈVE (2021)

Les hallucinations de Neil Armstrong

En apesanteur entre sidération plasticienne, métaphysique du doute, critique du capitalisme spatial et biopic inspiré, Neil gravite autour de l'Absurde beckettien.

Neil Armstrong (Christophe Baltus) rencontre sa fille Karen (Stéphanie Schneider) dans son adolescence imaginaire.

Mélanger parodie et gravité, donner forme à une attente inéluctable faisant que temps et espace puissent se rencontrer: la vieille lune de Beckett trouve avec le foisonnant et parfois crypté Neil de Benjamin Knobil sa concrétisation pertinente, dans la mise en scène mêlant les genres signée Dylan Ferreux, au Théâtre 2.21, à Lausanne.

Mis à nu, l'astronaute tend la main à Nietzsche qui pose l'humain comme poussière perdue dans l'univers hanté par des fantômes terrestres et lunaires, Neil – remarquable Christophe Baltus, maintenu dans les airs par une astucieuse machine à voler – médite sur la place de l'Homme dans l'univers. Le pionnier spatial semble douter de l'utilité de la conquête de l'espace sous influence du complexe militaro-industriel, des années 1960 pendant la Guerre froide à l'ère pandémique des milliardaires de l'espace, Jeff Bezos et Elon Musk. Ce dernier rêve de faire de l'espace son «Far West personnel», selon le directeur général de l'Agence spatiale européenne.

Scaphandre-berceau et tombe

L'entertainment popcorn télescope le réflexif

vertigineux – dans la veine, ici plus comique, d'Interstellar de Christophe Nolan –, le burlesque circassien côtoie le forain façon Georges Méliès. Le premier pas éternellement différé du cosmonaute étasunien suspendu à l'échelle de son module imaginé par le dramaturge vaudois pourrait alors se jouer en l'espace d'une ultime seconde. Ou huit heures à suffoquer dans son scaphandre beckettien, à la fois tombeau et utérus. Le spatonaute voit ainsi ses fluides bientôt extraits lors d'un massage onaniste burlesque administré par un trader de la Neptune Waters (Charles Meillat), filiale d'une multinationale (Nestlé) visant à capitaliser sur l'or bleu. Quitte à tout siphonner.

Défile alors une vie hantée de fantômes terrestres familiers aux visages de cendres argileuses. Parmi eux, Karen (poignante et dansante Stéphanie Schneider), la fille disparue d'une leucémie à 2 ans, mettant en orbite un deuil impossible et une chorégraphie sous stroboscope qui suggère son adolescence fictive à manifester contre tout ce qui asservit. La stupéfiante première scène de la pièce rappelle, elle, l'étrangeté émotionnelle du film First Man voyant Ryan Gosling (Neil Armstrong) lâcher dans l'espace le petit collier de sa fille défunte.

A la table familiale, où l'astronaute et père absent atterrit lentement, sa femme, Janet (Stéphanie Schneider), est une matrice des gestes d'automate déglingué, reflet des épouses de cosmonautes qui sacrifient la vie familiale sur l'autel de la conquête spatiale. Avant d'entamer un duo avec son mari, digne en magie de la comédie musicale La La Land, sur la chanson d'amour Fly Me To The Moon. Sans taire les animaux victimes de l'épopée spatiale, telle la chienne Laïka. Sous les traits également

de Stéphanie Schneider, elle trouve sa parfaite traduction en humaine animalisée, sa chapka en guise d'oreilles canines.

Apparitions

Au plateau, sont convoquées des figures surréalistes. Il y a d'abord le douanier Céleste Blaise Pascal (Benjamin Knobil), collant des PV au Premier homme, migrant «sans-papiers» qui ne veut ni fouler le sol lunaire ni dire le texte propagandiste «un petit pas pour l'homme, un grand pour l'humanité». Ceci en pleine Guerre froide, borbier vietnamien et lutte pour les droits civiques des Afro-Américains. On croise un Nietzsche syphilitique (Martin Jaspard facétieux et désabusé) et son troupeau de bovidés colorés. Mais aussi un Monsieur Loyal du Grand Cirque Lunaire (Benjamin Knobil) rapatriant la dimension clownesque du Lucky d'En attend Godot créé par Roger Blin en 1953.

Mis à nu, l'astronaute tend maintenant la main à un Nietzsche qui pose l'humain comme poussière ou plutôt «bouse» perdue dans l'immensité de l'univers. Il évoque Dieu accordant le don de la vie à Adam, dans la fresque Création de Michel-Ange, représentée sur le plafond de la chapelle Sixtine. Comme image de la transmission du legs anthropocène entre les siècles, on n'a guère vu plus prégnant depuis 2001, l'Odyssée de l'espace de Stanley Kubrick. «Je veux mettre une poésie en suspens dans le vide et qui prenne un nouveau départ dans un nouvel espace», disait Beckett. Mission accomplie pour la «spatiale» (mix de drame et comédie) Neil.

Bertrand TAPPOLET

SPECTACLE : TOUT LE MONDE VEUT VIVRE

Thanatos et Eros se conjuguent dans le même immense lit, socle de la scénographie pour *Tout le monde veut vivre*. La mort a son Ange. Implacable, elle visite le rabelaisien comte Pozna (ubuesque Dylan Ferreux), aristocrate égotiste, aussi tyrannique qu'enfantin et cruel. Le châtelain finira humilié, émasculé face à son Eros débridé, tout en rusant avec la grande faucheuse ailée. Sa quête désespérée d'un remplaçant pour son trépas croise d'abord la route d'handicapés et agonisants passés par un Martin Jaspar, très feu Guillaume Depardieu. Il compose un défilé de gueux digne du ballet *May B* signé Maguy Marin d'après Beckett.

Le couple chez Levin est torture réciproque et lent étouffement de l'autre. Camille Giacobino en *Madame Pozna* alterne le récalcitrant sacrifice de soi et la vengeance castatrice, en passant par des ondolements façon sirène new burlesque. Les seconds rôles sont à la fête. L'Ivorien Fidèle Baha compose notamment un Stranglinet à tête de mort en culottes courtes. Ce préposé aux étranglements administratifs semble tout droit sorti de la franchise *Hôtel Transylvania*. Xavier Loira, lui, est tour à tour humain marionnettisé comme greffier de la Mort, serviteur queer SM tourmenté par son maître puis bouleversante voix de l'enfant marionnette cireur de chaussures mettant candidement le cap au pire.

Cosignée Jaspar et Ferreux, la mise en scène allie cohérence et stylisation dans un équilibre pertinent. Être dans l'archaïque de la relecture de classiques, d'Euripide (*Alceste*) à Sarah Kane et l'esprit BD Manga passe aussi par les masques, entre le vif et le zombie, de Freddy Porras et les costumes griffés Irène Schlatter. Tous deux retrouvent ici le meilleur du forain dramatique cher au Teatro Malandro d'Omar Porras. L'ensemble réanime le risible et le tragique, le grotesque et le monstrueux qui font la profondeur métaphysique de cette farce cynique en forme d'ode au théâtre.

**GAUCHEBDO -
Christophe Pequot (2022)**

SPECTACLE : YAACOBI ET LEIDENTAL

«Le temps passe, et toi, tu passes à côté.» Formidable Hanokh Levin qui, en une réplique, raconte la vanité de l'existence! Si l'auteur israélien, mort en 1999 à seulement 55 ans, est tant apprécié des scènes francophones, c'est parce qu'il épingle le côté mesquin de tout humain. C'est aussi parce que, placés face à leur médiocrité, ses personnages n'ont tellement rien à perdre qu'ils se permettent les audaces les plus perchées. On retrouve cette folie dans Yaacobi et Leidental, pièce musicale qui a pile cinquante ans et raconte comment deux amis se disputent les faveurs d'une donzelle, non pas par envie, mais par ennui...Au Théâtre Alchimic, à Genève, Dylan Ferreux creuse la veine grotesque de cette comédie en masquant ses trois interprètes (masque de Freddy Porras) et en le dirigeant dans un jeu expressionniste et (très) sonore qui assume l'excès. Martin Jaspar, Chris Baltus et Charlotte Filou y trouvent et donnent du plaisir, tandis qu'au piano et à la composition musicale Valentine Mercier allume la soirée. Le premier monologue de la pièce suscite déjà de la sidération. On y voit Itamar Yaacobi (Martin Jaspar) jubiler parce qu'à 40 ans il a (enfin) découvert que s'il était « venu au monde, c'était pour vivre ». Il décide donc de mettre fin à ses éternelles parties de dominos avec son ami David Leidental (Chris Baltus). Jusqu'ici tout est normal, le trait lévinien arrive ensuite. Car, tout à sa fierté, Yaacobi n'envisage pas seulement d'annoncer son virage à son ami, il va le « faire souffrir, le ratatiner, piétiner ses sentiments, pour qu'il comprenne enfin qui il est ». Avec cette entame cruelle, Levin lance sa machine à rire jaune et, en avant pour les péripéties improbables du duo de paumés. Car Yaaco-

bi l'aventurier va vite déchanter. Et ce n'est guère mieux pour Ruth Chahach (Charlotte Filou), la pulpeuse dont Gros Popotin – ses fesses ont un nom – attire tous les regards masculins. Elle aussi navigue à vue sur une idée fabriquée du bonheur et tente par tous les moyens de se façonner un destin. Tromper le rien, à tout prix A priori, on pense que Leidental est le perdant de ce jeu de dupes. Ne va-t-il pas s'offrir en cadeau aux jeunes mariés, car, dit-il, « je ne me sers à rien, je n'ai pas besoin de moi, vous pouvez me prendre » ? On a déjà beaucoup ri de lui lorsque, abandonné par son ami nouvellement aventurier, il a tenté par tous les moyens de tromper l'attente d'un soir qui s'étirait, s'étirait. Leidental semble clairement le loser désigné. Sauf que le bonheur, conjugal ou autre, ne fait pas partie de la panoplie lévinienne. Entre un frigo saturé et des coussins à son effigie, le couple Ruth/Yaacobi s'éteint faute d'un carburant nommé envie. Et pourtant, Ruth ne ménage pas ses efforts pour relancer la flamme. Son striptease sur un air sucré fait partie des moments relevés de la soirée. Mais quand ça veut pas, ça veut pas... On le voit, les pièces de Levin ont un fond dépressif qui pourrait plomber. C'est tout le contraire. Les situations sont tellement désespérées qu'elles provoquent l'hilarité et, à l'Alchimic, de la composition des personnages parfaitement costumés par Irène Schlatter et Laurence Stenzin aux airs endiablés de la pianiste Valentine Mercier, tout est pensé pour transformer le naufrage en un manège désenchanté. Ça swingue, ça chante, ça hurle aussi dans le décor de cabaret de Fleur Bernet. Le public est parfois interloqué par des séquences subitement barrées. Le plus souvent, il pouffe et se re-

trouve dans ces perdants magnifiques qui, qu'on le veuille ou non, sont un peu, beaucoup, notre reflet.

LE TEMPS

Marie-Pierre Genecand 2023

SPECTACLE : YAACOBI ET LEIDENTAL

À l'Alchimic, on cherche un sens aux rapports de séduction

Avec Yaacobi et Leidental, le Théâtre Alchimic frappe fort en cette rentrée 2023 : une comédie musicale en forme de satire comique, autour des jeux de séduction et des rapports de force au sein du couple, pour un triangle amoureux détonnant ! Tout commence avec une histoire d'amitié : Yaacobi (Martin Jaspar) et Leidental (Christophe Baltus) se retrouvent régulièrement sur le balcon du second nommé pour jouer aux dominos et boire du thé. Jusqu'au jour où Yaacobi comprend qu'il est né... pour vivre ! Alors, il se détache de son ami et rencontre Ruth (Charlotte Filou), dont il tombe amoureux. Problème : Leidental se sent tellement seul qu'il les suit, et tombe lui aussi amoureux de Ruth. Au point que lorsque Yaacobi et Ruth se marient, Leidental s'offre lui-même en cadeau de mariage, créant un triangle amoureux totalement absurde ! Une satire comique

Qu'on se le dise tout de suite : dans Yaacobi et Leidental, tout est fait pour nous faire rire ! Il y a d'abord le texte de Hanokh Levin, brillamment traduit par Laurence Sendrowicz. On y trouve des passages hilarants, et parfois presque choquants : La misogynie, les réflexions sur le corps de Ruth – particulièrement son « Popotin », qui est presque un personnage à part entière – ou les manipulations de cette dernière qu'elle partage ouvertement au public sont légion. Et pour donner encore plus de force à ce texte qui n'en manque pas, Guillaume Pi a choisi de faire jouer ses comédien-ne-s masqué-e-s, avec perruques. Il y a un côté gro-

tesque, voire clownesque, dans ces visages à moitié recouverts, qui font penser à des marionnettes. Les personnages n'en seraient-ils d'ailleurs pas, tant chacun-e est manipulé-e à un moment ou à un autre par ses pairs...

Yaacobi et Leidental se présente également une comédie musicale, une opérette à la légèreté apparente. Ainsi, tout le spectacle est accompagné par le piano live de Valentine Mercier. On soulignera le joli écho aux rêves déçus de Ruth, qui se présente comme une grande musicienne amatrice de piano, dont la vie n'est que mélodie, avant qu'on ne se rende compte que la réalité n'est pas tout à fait ce qu'elle avait décrit... Bref, les personnages chantent régulièrement, façon Broadway, alternant douceurs et envolées lyriques. Le décor fait d'ailleurs tout pour nous le rappeler : outre l'imposant piano à queue en fond de scène, le lampadaire qui trône au milieu du plateau nous fait penser à Singin' in the rain, alors que les cadres figurant les différents espaces où évoluent les protagonistes sont entourés de LED, comme sur les panneaux publicitaires des plus belles salles de Music-Hall. Sans oublier la chorégraphie de la chanson d'ouverture, sur l'amitié de Yaacobi et Leidental...

Pas aussi léger qu'il n'y paraît

Pendant une bonne partie du spectacle, on pourrait penser qu'il n'y a qu'une dimension comique à ce spectacle, avec ses personnages un peu stéréotypés et ses situations où le trait est constamment grossi pour nous renvoyer notre réalité en pleine face. Et pourtant... Pourtant, Yaacobi et Leidental apporte une certaine réflexion sur les jeux de séduction et ceux de pouvoir qui s'ensuivent. Ainsi, chacun-e se montre d'abord sous son meilleur jour,

qui n'est pas forcément le vrai. Ruth joue de ses charmes, et même exagérément de ses formes généreuses – chapeau aux costumières Irène Schlatter et Laurence Durieux pour avoir créé un « Popotin » digne de Kim Kardashian pour Charlotte Filou – pour séduire les deux hommes, jusqu'au mariage, où, alors qu'elle montre son vrai visage, les rapports de force s'inversent. Désormais, Yaacobi qui lui courait après jusque-là se retrouve en position dominante, et c'est à elle de cravacher pour garder l'attirance de son mari intacte. En forçant le trait dans certains extrêmes, le texte de Hanokh Levin et la mise en scène de Guillaume Pi tapent juste, là où il faut, pour nous enjoindre, peut-être, à plus de sincérité. Ou nous mettre en garde de ne pas en faire trop lorsqu'on cherche à séduire l'être convoité ?

C'est d'ailleurs la conclusion et les dernières scènes, où le côté absurde laisse petit à petit place à l'émotion, qui donne cet éclairage nouveau au spectacle, venant boucler la boucle. Sans en dévoiler trop ici, on dira simplement que ce spectacle montre que nous, humains, avons tendances à reproduire toujours les mêmes schémas, et que les faux-semblants cachent bien souvent un mal-être et une solitude qu'on refuse bien souvent de dévoiler, pour notre plus grand malheur.

LA PEPINIERE

Fabien Imhof 2023

SPECTACLE : NEIL 2021 // Le Courrier de Genève

Les hallucinations de Neil Armstrong

En apesanteur entre sidération plasticienne, métaphysique du doute, critique du capitalisme spatial et biopic inspiré, Neil gravite autour de l'Absurde beckettien.

Neil Armstrong (Christophe Baltus) rencontre sa fille Karen (Stéphanie Schneider) dans son adolescence imaginaire.

Mélanger parodie et gravité, donner forme à une attente inéluctable faisant que temps et espace puissent se rencontrer: la vieille lune de Beckett trouve avec le foisonnant et parfois crypté Neil de Benjamin Knobil sa concrétisation pertinente, dans la mise en scène mêlant les genres signée Dylan Ferreux, au Théâtre 2.21, à Lausanne.

Mis à nu, l'astronaute tend la main à Nietzsche qui pose l'humain comme poussière perdue dans l'univers hanté par des fantômes terrestres et lunaires, Neil – remarquable Christophe Baltus, maintenu dans les airs par une astucieuse machine à voler – médite sur la place de l'Homme dans l'univers. Le pionnier spatial semble douter de l'utilité de la conquête de l'espace sous influence du complexe militaro-industriel, des années 1960 pendant la Guerre froide à l'ère pandémique des milliardaires de l'espace, Jeff Bezos et Elon Musk. Ce dernier rêve de faire de l'espace son «Far West personnel», selon le directeur général de l'Agence spatiale européenne.

Scaphandre-berceau et tombe
L'entertainment popcorn télescope le réflexif

vertigineux – dans la veine, ici plus comique, d'Interstellar de Christophe Nolan –, le burlesque circassien côtoie le forain façon Georges Méliès. Le premier pas éternellement différé du cosmonaute étasunien suspendu à l'échelle de son module imaginé par le dramaturge vaudois pourrait alors se jouer en l'espace d'une ultime seconde. Ou huit heures à suffoquer dans son scaphandre beckettien, à la fois tombeau et utérus. Le spatonaute voit ainsi ses fluides bientôt extraits lors d'un massage onaniste burlesque administré par un trader de la Neptune Waters (Charles Meillat), filiale d'une multinationale (Nestlé) visant à capitaliser sur l'or bleu. Quitte à tout siphonner.

Défile alors une vie hantée de fantômes terrestres familiers aux visages de cendres argileuses. Parmi eux, Karen (poignante et dansante Stéphanie Schneider), la fille disparue d'une leucémie à 2 ans, mettant en orbite un deuil impossible et une chorégraphie sous stroboscope qui suggère son adolescence fictive à manifester contre tout ce qui asservit. La stupéfiante première scène de la pièce rappelle, elle, l'étrangeté émotionnelle du film First Man voyant Ryan Gosling (Neil Armstrong) lâcher dans l'espace le petit collier de sa fille défunte.

A la table familiale, où l'astronaute et père absent atterrit lentement, sa femme, Janet (Stéphanie Schneider), est une matrice des gestes d'automate dégingué, reflet des épouses de cosmonautes qui sacrifient la vie familiale sur l'autel de la conquête spatiale. Avant d'entamer un duo avec son mari, digne en magie de la comédie musicale La La Land, sur la chanson d'amour Fly Me To The Moon. Sans taire les animaux victimes de l'épopée spatiale, telle la chienne Laïka. Sous les traits également

de Stéphanie Schneider, elle trouve sa parfaite traduction en humaine animalisée, sa chapka en guise d'oreilles canines.

Apparitions

Au plateau, sont convoquées des figures surréalistes. Il y a d'abord le douanier Céleste Blaise Pascal (Benjamin Knobil), collant des PV au Premier homme, migrant «sans-papiers» qui ne veut ni fouler le sol lunaire ni dire le texte propagandiste «un petit pas pour l'homme, un grand pour l'humanité». Ceci en pleine Guerre froide, borbier vietnamien et lutte pour les droits civiques des Afro-Américains. On croise un Nietzsche syphilitique (Martin Jaspard facétieux et désabusé) et son troupeau de bovidés colorés. Mais aussi un Monsieur Loyal du Grand Cirque Lunaire (Benjamin Knobil) rapatriant la dimension clownesque du Lucky d'En attend Godot créé par Roger Blin en 1953.

Mis à nu, l'astronaute tend maintenant la main à un Nietzsche qui pose l'humain comme poussière ou plutôt «bouse» perdue dans l'immensité de l'univers. Il évoque Dieu accordant le don de la vie à Adam, dans la fresque Création de Michel-Ange, représentée sur le plafond de la chapelle Sixtine. Comme image de la transmission du legs anthropocène entre les siècles, on n'a guère vu plus prégnant depuis 2001, l'Odyssée de l'espace de Stanley Kubrick. «Je veux mettre une poésie en suspens dans le vide et qui prenne un nouveau départ dans un nouvel espace», disait Beckett. Mission accomplie pour la «spatiale» (mix de drame et comédie) Neil.

Bertrand TAPPOLET

SPECTACLE : TOUT LE MONDE VEUT VIVRE //

GAUCHEBDO - Christophe Pequot (2022)

Thanatos et Eros se conjuguent dans le même immense lit, socle de la scénographie pour *Tout le monde veut vivre*. La mort a son Ange. Implacable, elle visite le rabelaisien comte Pozna (ubuesque Dylan Ferreux), aristocrate égotiste, aussi tyrannique qu'enfantin et cruel. Le châtelain finira humilié, émasculé face à son Eros débridé, tout en rusant avec la grande faucheuse ailée. Sa quête désespérée d'un remplaçant pour son trépas croise d'abord la route d'handicapés et agonisants passés par un Martin Jaspar, très feu Guillaume Depardieu. Il compose un défilé de gueux digne du ballet *May B* signé Maguy Marin d'après Beckett.

Le couple chez Levin est torture réciproque et lent étouffement de l'autre. Camille Giacobino en *Madame Pozna* alterne le récalcitrant sacrifice de soi et la vengeance castatrice, en passant par des ondolements façon sirène new burlesque. Les seconds rôles sont à la fête. L'Ivorien Fidèle Baha compose notamment un Stranglinet à tête de mort en culottes courtes. Ce préposé aux étranglements administratifs semble tout droit sorti de la franchise *Hôtel Transylvania*. Xavier Loira, lui, est tour à tour humain marionnettisé comme greffier de la Mort, serveur queer SM tourmenté par son maître puis bouleversante voix de l'enfant marionnette cireur de chaussures mettant candidement le cap au pire.

Cosignée Jaspar et Ferreux, la mise en scène allie cohérence et stylisation dans un équilibre pertinent. Être dans l'archaïque de la relecture de classiques, d'Euripide (*Alceste*) à Sarah Kane et l'esprit BD Manga passe aussi par les masques, entre le vif et le zombie, de Freddy Porras et les costumes griffés Irène Schlatter. Tous deux retrouvent ici le meilleur du forain dramatique cher au Teatro Malandro d'Omar Porras. L'ensemble réanime le risible et le tragique, le grotesque et le monstrueux qui font la profondeur métaphysique de cette farce cynique en forme d'ode au théâtre.

SPECTACLE : TOUT LE MONDE VEUT VIVRE //

TDG - Katia Berger (2022)

«Moi, mourir? C'est absurde!» éructe l'Opus Luna Compagnie

Une bande de sales gosses boursoufflés s'empare de la scène carougeoise pour y magnifier «Tout le monde veut vivre», une «comédie crue» du dramaturge israélien Hanokh Levin. Robotique!

La pandémie est pourtant bien venue nous rappeler, rictus en coin, que la mort n'arrive pas qu'aux autres. Au cas où on l'aurait oublié. De tout temps, la nature se débrouille pour nous faire ici et là sa petite piqûre de rappel. Peine perdue. En roitelet sûr de son fait, l'humain finit toujours par céder à la chimère de sa toute-puissance. Tout individu, dans ses tréfonds, est convaincu que je est irremplaçable. Et si la grande faucheuse s'avise à montrer le bout de sa lame, c'est par définition un scandale. Une infamie.

Voire une erreur administrative. Comme dans le cas du comte Pozna, dont le nom s'est malencontreusement épilé Pozma sur les registres du Kniaz Von Trépas qui s'occupe de pointer les défunts dans cette région des Carpates où Hanokh Levin déroule sa féroce, sa cynique, son insolente farce «Tout le monde veut vivre». Grâce à cette faille bureaucratique, Pozna obtient du macabre percepteur un délai de trois jours, au terme duquel il jure qu'il proposera «un remplaçant» pour le repos éternel. «Je vous en amènerai mille! J'ai une famille qui m'aime, des amis, des parents, je possède un château avec des tas de paysans et de serviteurs, tout est à moi, tout!»

Masques et costumes replets

Auprès d'une ribambelle d'éclopés, de miséreux, de désespérés suicidaires, le suffisant fait cependant chou blanc: du plus gueux au plus noble, «quel malheur, tout le monde veut vivre» en effet. Voilà que s'écroulent en bloc les illusions d'un ego autocrate. Et avec elles, tout ce que le trublion israélien décédé en 1999 à l'âge de 55 ans (souvenons-nous des sketches puis du «Cabaret» montés à la Comédie, réjouissons-nous de la «Laborieuse Entreprise» à voir cet automne) profite d'épingler, entre dérision, cruauté et empathie, dans la psyché du bipède arrogant que nous sommes.

Ses personnages lubriques, paresseux, voraces et pétomanes avaient tout pour séduire Camille Jacobino, cette comédienne et metteuse en scène genevoise, truculente s'il en est, à laquelle on doit notamment «Les Hauts de Hurlevent», «Roméo et Juliette»

ou, plus récemment, «Salvaje». Pour l'occasion, celle qui interprète l'épouse sacrificielle de Pozna accueille, sous l'aile de son Opus Luna Compagnie, deux jeunes Français particulièrement aptes à traduire pareils travers sur un plateau: les cometteurs en scène Martin Jaspar et Dylan Ferreux. Ce dernier ne quitte d'ailleurs pas les planches, puisqu'il y campe le survivaliste en quête de candidats à sa mort. Ajoutez au casting une Maria Mettral aux antipodes de ses prestations de Miss Météo, un Xavier Loïra glissant comme une savonnette ou un Benjamin Knobil fort de ses expériences «marionnettiques», c'est plus encore à Fredy Porras pour ses masques grotesques et sa scénographie, ainsi qu'à Irène Schlatter et Laurence Durieux pour leurs costumes outranciers qu'iront vos applaudissements.



ARTICLES DE PRESSE:

LE TEMPS

Marie-Pierre Genecand Publié jeudi 26 janvier 2023 à 09:15

«Le temps passe, et toi, tu passes à côté.» Formidable Hanokh Levin qui, en une réplique, raconte la vanité de l'existence! Si l'auteur israélien, mort en 1999 à seulement 55 ans, est tant apprécié des scènes francophones, c'est parce qu'il épingle le côté mesquin de tout humain. C'est aussi parce que, placés face à leur médiocrité, ses personnages n'ont tellement rien à perdre qu'ils se permettent les audaces les plus perchées. On retrouve cette folie dans Yaacobi et Leidental, pièce musicale qui a pile cinquante ans et raconte comment deux amis se disputent les faveurs d'une donzelle, non pas par envie, mais par ennui...Au Théâtre Alchimic, à Genève, Dylan Ferreux creuse la veine grotesque de cette comédie en masquant ses trois interprètes (masque de Freddy Porras) et en le dirigeant dans un jeu expressionniste et (très) sonore qui assume l'excès. Martin Jaspas, Chris Baltus et Charlotte Filou y trouvent et donnent du plaisir, tandis qu'au piano et à la composition musicale Valentine Mercier allume la soirée. Le premier monologue de la pièce suscite déjà de la sidération. On y voit Itamar Yaacobi (Martin Jaspas) jubiler parce qu'à 40 ans il a (enfin) découvert que s'il était « venu au monde, c'était pour vivre ». Il décide donc de mettre fin à ses éternelles parties de dominos avec son ami David Leidental (Chris Baltus). Jusqu'ici tout est normal, le trait lévinien arrive ensuite. Car, tout à sa fierté, Yaacobi n'envisage pas seulement d'annoncer son virage à son ami, il va le « faire souffrir, le ratatiner, piétiner ses sentiments, pour qu'il comprenne enfin qui il est ». Avec cette entame cruelle, Levin lance sa machine à rire jaune et, en avant pour les péripéties improbables du duo de paumés. Car Yaacobi l'aventurier va vite déchanter. Et ce n'est guère mieux pour Ruth Chahach (Charlotte Filou), la pulpeuse dont Gros Popotin – ses fesses ont un nom – attire tous les regards masculins. Elle aussi navigue à vue sur

une idée fabriquée du bonheur et tente par tous les moyens de se façonner un destin. Tromper le rien, à tout prix A priori, on pense que Leidental est le perdant de ce jeu de dupes. Ne va-t-il pas s'offrir en cadeau aux jeunes mariés, car, dit-il, « je ne me sers à rien, je n'ai pas besoin de moi, vous pouvez me prendre » ? On a déjà beaucoup ri de lui lorsque, abandonné par son ami nouvellement aventurier, il a tenté par tous les moyens de tromper l'attente d'un soir qui s'étirait, s'étirait. Leidental semble clairement le loser désigné. Sauf que le bonheur, conjugal ou autre, ne fait pas partie de la panoplie lévienne. Entre un frigo saturé et des coussins à son effigie, le couple Ruth/Yacobi s'éteint faute d'un carburant nommé envie. Et pourtant, Ruth ne ménage pas ses efforts pour relancer la flamme. Son striptease sur un air sucré fait partie des moments relevés de la soirée. Mais quand ça veut pas, ça veut pas... On le voit, les pièces de Levin ont un fond dépressif qui pourrait plomber. C'est tout le contraire. Les situations sont tellement désespérées qu'elles provoquent l'hilarité et, à l'Alchimic, de la composition des personnages parfaitement costumés par Irène Schlatter et Laurence Stenzin aux airs endiablés de la pianiste Valentine Mercier, tout est pensé pour transformer le naufrage en un manège désenchanté. Ça swingue, ça chante, ça hurle aussi dans le décor de cabaret de Fleur Bernet. Le public est parfois interloqué par des séquences subitement barrées. Le plus souvent, il pouffe et se retrouve dans ces perdants magnifiques qui, qu'on le veuille ou non, sont un peu, beaucoup, notre reflet. Yacobi et Leidental, Théâtre Alchimic, Genève, jusqu'au 8 février.



21.01.23

À l'Alchimic, on cherche un sens aux rapports de séduction

Avec Yaacobi et Leidental, le Théâtre Alchimic frappe fort en cette rentrée 2023 : une comédie musicale en forme de satire comique, autour des jeux de séduction et des rapports de force au sein du couple, pour un triangle amoureux détonnant !

Tout commence avec une histoire d'amitié : Yaacobi (Martin Jaspar) et Leidental (Christophe Baltus) se retrouvent régulièrement sur le balcon du second nommé pour jouer aux dominos et boire du thé. Jusqu'au jour où Yaacobi comprend qu'il est né... pour vivre ! Alors, il se détache de son ami et rencontre Ruth (Charlotte Filou), dont il tombe amoureux. Problème : Leidental se sent tellement seul qu'il les suit, et tombe lui aussi amoureux de Ruth. Au point que lorsque Yaacobi et Ruth se marient, Leidental s'offre lui-même en cadeau de mariage, créant un triangle amoureux totalement absurde !

Une satire comique

Qu'on se le dise tout de suite : dans *Yaacobi et Leidental*, tout est fait pour nous faire rire ! Il y a d'abord le texte de Hanokh Levin, brillamment traduit par Laurence Sendrowicz. On y trouve des passages hilarants, et parfois presque choquants : La misogynie, les réflexions sur le corps de Ruth – particulièrement son « Popotin », qui est presque un personnage à part entière – ou les manipulations de cette dernière qu'elle partage ouvertement au public sont légion. Et pour donner encore plus de force à ce texte qui n'en manque pas, Guillaume Pi a choisi de faire jouer ses comédien-ne-s masqué-e-s, avec perruques. Il y a un côté grotesque, voire clownesque, dans ces visages à moitié recouverts, qui font penser à des marionnettes. Les personnages n'en seraient-ils d'ailleurs pas, tant chacun-e est manipulé-e à un moment ou à un autre par ses pairs...

Yaacobi et Leidental se présente également une comédie musicale, une opérette à la légèreté apparente. Ainsi, tout le spectacle est accompagné par le piano live de Valentine Mercier. On soulignera le joli écho aux rêves déçus de Ruth, qui se présente comme une grande musicienne amatrice de piano, dont la vie n'est que mélodie, avant qu'on ne se rende compte que la réalité

n'est pas tout à fait ce qu'elle avait décrit... Bref, les personnages chantent régulièrement, façon Broadway, alternant douceurs et envolées lyriques. Le décor fait d'ailleurs tout pour nous le rappeler : outre l'imposant piano à queue en fond de scène, le lampadaire qui trône au milieu du plateau nous fait penser à *Singin' in the rain*, alors que les cadres figurant les différents espaces où évoluent les protagonistes sont entourés de LED, comme sur les panneaux publicitaires des plus belles salles de Music-Hall. Sans oublier la chorégraphie de la chanson d'ouverture, sur l'amitié de Yaacobi et Leidental...

Pas aussi léger qu'il n'y paraît

Pendant une bonne partie du spectacle, on pourrait penser qu'il n'y a qu'une dimension comique à ce spectacle, avec ses personnages un peu stéréotypés et ses situations où le trait est constamment grossi pour nous renvoyer notre réalité en pleine face. Et pourtant... Pourtant, *Yaacobi et Leidental* apporte une certaine réflexion sur les jeux de séduction et ceux de pouvoir qui s'ensuivent. Ainsi, chacun-e se montre d'abord sous son meilleur jour, qui n'est pas forcément le vrai. Ruth joue de ses charmes, et même exagérément de ses formes généreuses – chapeau aux costumières Irène Schlatter et Laurence Durieux pour avoir créé un « Popotin » digne de Kim Kardashian pour Charlotte Filou – pour séduire les deux hommes, jusqu'au mariage, où, alors qu'elle montre son vrai visage, les rapports de force s'inversent. Désormais, Yaacobi qui lui courait après jusque-là se retrouve en position dominante, et c'est à elle de cravacher pour garder l'attraction de son mari intacte. En forçant le trait dans certains extrêmes, le texte de Hanokh Levin et la mise en scène de Guillaume Pi tapent juste, là où il faut, pour nous enjoindre, peut-être, à plus de sincérité. Ou nous mettre en garde de ne pas en faire trop lorsqu'on cherche à séduire l'être convoité ?

C'est d'ailleurs la conclusion et les dernières scènes, où le côté absurde laisse petit à petit place à l'émotion, qui donne cet éclairage nouveau au spectacle, venant boucler la boucle. Sans en dévoiler trop ici, on dira simplement que ce spectacle montre que nous, humains, avons tendances à reproduire toujours les mêmes schémas, et que les faux-semblants cachent bien souvent un mal-être et une solitude qu'on refuse bien souvent de dévoiler, pour notre plus grand malheur.

Fabien Imhof



Titulaire d'un master en lettres, il est l'un des co-fondateurs de La Pépinière. Responsable des partenariats avec les théâtres, il vous fera voyager à travers les pièces et mises en scène des théâtres de la région.

Théâtre Alchimic, Genève

Hier avait lieu la première de *Tout le monde veut vivre*, comédie à l'humour horripilant sur la condition humaine et son dernier destin inéluctable : la mort. Présentée comme dernier spectacle de la saison 22-23 du Théâtre Alchimic, elle propose un travail remarquable sur les masques, cochant ainsi la case 'pluri-disciplinalité' du petit théâtre carougeois, Mais ce n'est pas tout.

Par Gaïa Viviani



© Yann Slama – Dylan Ferreux en training, t-shirt à fleurs et robe de chambre, tient avec brio le rôle principal de Pozna

Pierre philosophale ou pacte avec le diable, l'immortalité semble être un fantôme humain éternel. Or, nous savons aujourd'hui qu'un nouveau-né sur deux vivra jusqu'à ses cent ans, et sans cesse nous repoussons les limites de nos longévités. A l'heure d'une course effrénée pour le progrès technologique et médical, entre

essais de cryogénisation et expériences in vitro, se peut-il que ce fantasme devienne un jour réalité ? L'immortalité, utopie ou dystopie ?

Le collectif Berzerk a fait de la limite son thème de prédilection. Limite entre homme et animal, limite de la conquête spatiale ou limite technologique, c'est cette fois ci à la limite humaine de la mort et à son affranchissement que s'intéressent Dylan Ferreux et Martin Jaspar, binôme nucléaire du collectif depuis plusieurs années. Le choix de la pièce se porte alors vers *Tout le monde veut vivre*, comédie grotesque du dramaturge israélien Hanokh Levin, dans laquelle un certain comte Pozna (incarné par Dylan Ferreux lui-même) se voit autoriser la vie, à condition de trouver quelqu'un pour mourir à sa place. La représentation est accueillie pour une reprise au Théâtre Alchimic, après un premier succès entravé par le coronavirus, en 2021.





© Yann Slama – Le décor est composé d'un énorme lit entouré de deux rampes montantes, signifiant le château. Trois cadres présentant Pozna surplombent le tout, et insistent sur l'égoïsme du personnage principal

La salle s'ouvre sur un lit gargantuesque, annonçant d'emblée le ton obscène qui caractérisera toute la pièce. Personnages gras d'égoïsme, affection écoeurante pour l'opulence, principes moraux inexistant, sexualité bestiale : un dégoût mêlé de rire nerveux nous suivra pendant l'heure et demie de la représentation. Cet humour grotesque n'est pourtant pas gratuit ; il permet d'aborder avec une distance protectrice la dureté des scènes et des thèmes abordés. Car ce que cache cet amas de déjections humaines, c'est un réel questionnement sur cette forme d'égoïsme inhérente à notre instinct de survie, à l'arrivée des Trois Parques. « Chacun pour soi, ou que le plus fort l'emporte sur le plus faible », déclame la pièce avec impudeur.

On notera l'important travail sur les masques, œuvre du talentueux Fredy Porras, qui participent de cette prise de distance. Proches de la peau, ces masques permettent, en outre, de faire exister les personnages au même titre que le texte, selon les dires de Jaspar. On masque pour protéger et donner une vie caricaturale aux rôles, mais on évite le masque trop développé, dont le caractère envahirait le texte au point de le reléguer au second plan. Exagérément maquillés et

volontairement imparfaits, ces masques renforcent l'excès outrancier du grotesque, contrairement à l'expression itérative prononcée par l'Ange de la Mort : « Y'a pas de quoi en faire un fromage ». Eh bien si, justement.





© Yann Slama – Maria Mettral en Ange de la Mort, dans un costume de Irène Schlatter et Laurence Durieux

Parce que, aussi évident que cela puisse paraître, vivre est partie intégrante de l'essence humaine. Et malgré l'inégalité sociale, et malgré une différence de coûts, c'est une finalité que riches et pauvres partagent. « Le trépas vient tout guérir ; // Mais ne bougeons d'où nous sommes. // Plutôt souffrir que mourir, // C'est la devise des hommes. » écrivait La Fontaine. Ces vers résonnent de toute leur force lorsque, sans succès, Pozna supplie tour à tour un éclopé, un aveugle, un constipé, un bossu, de mourir à sa place.

Vous l'aurez compris : assister à *Tout le monde veut vivre* en vaut largement le détour. Oui, le spectacle nous fait sortir de notre zone de confort. Oui, son ton ultra-cru a de quoi déranger. Oui, il nous confronte aux revers sombres de notre humanité. Mais, après un traitement du texte et une mise en scène tels que parfaitement travaillés par Jaspar et Ferreux, en cohérence symbiotique avec le choix du décor et des costumes, et le tout fleuri par une interprétation impeccable de toutes les actrices : on peut en sortir interrogé ou dérangé, mais on ne pourra nier l'aboutissement d'un projet intelligent et réussi.

Tout le monde veut vivre, par le Collectif Berzerk :

Jusqu'au 11 juin au Théâtre Alchimic à Genève

Illusions, du 22 au 25 février 2024 au Casino-Théâtre de Rolle

Pourquoi j'ai mangé mon père, du 18 avril au 5 mai 2024 au Théâtre Alchimic

20.04.24

Parabole préhistorique du monde moderne à l'Alchimic

Adaptation du roman de Roy Lewis, Pourquoi j'ai mangé mon père, dans une mise en scène de Dylan Ferreux, propose une plongée dans la préhistoire où tenants du progrès et sceptiques s'opposent dans une métaphore de nos sociétés modernes.

L'histoire est narrée par Cassandra, d'abord à travers la voix off de Camille Giacobino, puis sur la scène par LyLou-Mélie Guiselin. Elle raconte l'appropriation du feu par Edouard (Martin Jaspar), son père obnubilé par le progrès. Tous deux vivent avec Patricia (Sandrine Girard), la mère qui s'avère être une chasseuse hors-pair. Depuis la mort d'Ernest, le frère de Cassandra, ils cherchent à se protéger des lions tout en restant dans la grotte qu'ils habitent. Pas question de retourner dans les arbres, ce serait un trop grand pas en arrière. Pour ce faire, Edouard cherche à apprivoiser le feu, et y parvient en le récupérant, grâce à un bâton, dans un volcan. Les lions ne viendront plus les embêter. Autour d'eux gravite encore Vania (Angelo Dell'Aquila), l'oncle réac ennemi du progrès qui leur rend régulièrement visite. On vous le donne en mille : cela finit toujours en conflit avec son frère Edouard, avant que Vania ne s'en aille en hurlant « back to the trees ! » L'arrivée, enfin, de Ian (Frédéric Polier), grand voyageur, qui ramène une nouvelle technologie permettant de maîtriser le feu encore plus facilement, offre de nouvelles perspectives. Mais est-ce pour le mieux ?

Le progrès, un mal pour un bien ?

Dans l'histoire qui nous est racontée sur les planches de l'Alchimic, transformées pour l'occasion en l'intérieur d'une grotte, le feu s'avère être un progrès miraculeux : il permet à la famille de se réchauffer, de se protéger des prédateurs qui en ont peur, de cuire la viande, mais aussi de fabriquer des armes plus performantes, en attendant la création de l'arc et des flèches. Mais attention, car ce progrès a aussi un versant négatif : lorsqu'il « mord » Vania, ce dernier met Edouard en garde. Et si l'on ne peut décemment pas être totalement d'accord avec Vania, réfractaire à toute forme de progrès et qui continue de vivre dans les arbres, force est de constater qu'Edouard aurait dû faire plus attention et ne pas se laisser griser. Leurs rapports en disent long sur la société moderne !

Car *Pourquoi j'ai mangé mon père* est une véritable métaphore du progrès et de ses dérives potentielles. Le texte original date de 1960, on peut donc penser que le feu était une métaphore d'énergies comme le nucléaire, ou d'autres progrès comme la télévision. Aujourd'hui, c'est inévitablement l'intelligence artificielle qui nous vient à l'esprit, ou la démocratisation des voitures électriques et les débats qui s'ensuivent autour de l'écologie. Le fait de placer ces questionnements dans une époque préhistorique illustre bien que les interrogations entre bienfaits et dérives du progrès sont éternelles et que, mis entre les mains d'être humains, le progrès aura inévitablement un versant négatif, qu'il faut accepter malgré tout. Sans toujours savoir à l'avance de quel ordre il sera...

Une adaptation intelligente

Le premier élément marquant de l'adaptation signée par Dylan Ferreux et Martin Jaspar est le changement de narrateur : Ernest, qui endosse ce rôle dans le texte de Roy Lewis, et cette fois-ci décédé, dévoré par un lion. C'est sa petite sœur Cassandra qui narre alors le propos de *Pourquoi j'ai mangé mon père*. Peut-on parler d'une volonté d'apporter une dimension féministe ? Ce choix amène en tout cas une touche de modernité en plus, qui réactualise un texte qui commence à dater, ayant été publié à l'origine en 1960. La question de la place de la femme et, par conséquent de l'égalité, devient sous-jacente dans cette adaptation, sans être centrale. Pour preuve l'affirmation de Patricia, qui prend régulièrement le dessus sur son mari et est la véritable cheffe de famille.

La scénographie imaginée par Fleur Bernet est également très maligne : le sol blanc symbolise l'intérieur de la grotte, où la famille est protégée du monde extérieur. Le feu, placé à l'avant-scène, dévoile quelque chose de magique – comment donc s'y sont-ils pris pour l'allumer et l'éteindre à volonté ? En fond de plateau, dans l'ouverture de l'entrée de la grotte, un écran projette le monde extérieur, avec sa vaste forêt et ses animaux sauvages. Mais cela n'en reste pas là, car il est aussi utilisé pour illustrer l'étrange monde intérieur de Cassandra lorsqu'elle rêve de son frère qu'elle aurait aimé sauver ; ou encore pour créer des ellipses et faire avancer ce texte d'une extrême densité.

Si le fond peut paraître grave, avec une profonde réflexion, Dylan Ferreux et Martin Jaspar n'en oublient pas d'apporter la touche d'humour qu'il faut, et [qu'on avait particulièrement appréciée dans l'œuvre originale](#). Les nombreux anachronismes présents dans l'histoire créent un hilarant décalage. Edouard essaie par exemple de comprendre à quelle période de la préhistoire il vit et désespère de n'en être pas encore arrivé au point qu'il espérait. On soulignera également l'invention de nouveaux mots et concepts, comme celui de sieste, ou encore les tentatives d'expression qui ne fonctionnent pas, certains termes n'ayant pas encore été inventés. Vania lit ainsi dans Edouard comme dans un... mais quoi donc ?

Enfin, il nous faut évoquer le travail des costumes, Nathalia Egea et Marion Schmid. Si les comédien-ne-s évoluent avec masques et perruques, tout en adoptant une gestuelle simiesque pour signifier leur appartenance préhistorique, les costumes indiquent également de manière subtile l'avancée de chacun dans l'évolution. Vania n'est ainsi vêtu que de feuilles, alors que la famille d'Edouard porte des chemises et des pantalons, certes sales et trouvés, mais des vêtements quand même. La dernière tribu qu'ils rencontreront, et qui semble plus avancée, porte des chemises presque immaculées. N'oublions pas non plus Ian, qui porte des artefacts de différents endroits du monde, afin d'illustrer ses nombreux voyages, entre le Grand Nord et la Chine.

Au final, cette adaptation de *Pourquoi j'ai mangé mon père*, qu'on attendait avec impatience après avoir adoré le roman, ne nous déçoit pas le moins du monde ! Beaucoup d'éléments ont été modifiés, à commencer par le propos, toujours ancré dans la préhistoire, revu avec un regard plus actuel, qui rafraîchit et fait du bien. Le texte nous avait impressionné par sa modernité, on ne peut que l'être également par cette adaptation sur les planches de l'Alchimic.

Fabien Imhof



Titulaire d'un master en lettres, il est l'un des co-fondateurs de La Pépinière. Responsable des partenariats avec les théâtres, il vous fera voyager à travers les pièces et mises en scène des théâtres de la région.

A Genève, Dylan Ferreux redécouvre le feu et c'est hilarant

A l'Alchimic, «Pourquoi j'ai mangé mon père» interroge le progrès sur le mode des Monty Python. Avec ses pithécanthropes en short et leurs cris d'animaux, le metteur en scène a raison d'en faire trop



Trop heureux d'avoir découvert le feu, Edouard (Martin Jaspas) célèbre cette victoire. — © Carole Parodi



[Marie-Pierre Genecand](#)

Une fois de plus, l'Alchimic est plein à craquer. Il faut souligner à quel point ce petit théâtre de 100 places, à cheval entre Carouge et Genève et emmené depuis 2005 par Pierre-Alexandre Jauffret, fait toujours salle comble avec des spectacles populaires de qualité.

Parfois, la salve est sous tension, lorsque, notamment, Valentin Rossier ou Elidan Arzoni sont aux commandes. Souvent, c'est le rire qui l'emporte quand s'illustrent par exemple Frédéric Polier, Marjolaine Minot, dont on se réjouit de découvrir le prochain spectacle, Kaboom. Ou Dylan Ferreux, autre habitué des lieux. Qui, ces jours, signe donc Pourquoi j'ai mangé mon père, une pochade musclée sur le progrès.

Lire aussi: A Genève, un spectacle étonnant montre tout haut ce que chacun pense tout bas

Roy Lewis, ce visionnaire

Un constat, pour commencer. En 1960, Roy Lewis avait déjà tout compris des ambiguïtés de l'évolution. En montrant une famille de la préhistoire qui se déchire autour de l'acquisition du feu sur le mode «c'est bien, mais c'est aussi dangereux, car c'est le début de notre propre destruction», l'écrivain américain, mort en 1996, a dénoncé les travers de l'hubris technologique avant tout le monde. Et d'une manière comique, qui plus est.

Lire également: A Genève, un trio de losers fait pouffer dans les travées

Un ton facétieux que reprend Dylan Ferreux dans son adaptation théâtrale, avec cette liberté: sortir la fable du masculinisme en transformant le fils en fille. Ainsi, dans sa version réécrite avec Martin Jaspar, ce n'est pas Ernest qui tient tête à son père, mais Cassandra, jeune fille rebelle (Lylou-Mélie Guiselin) qui, par ailleurs, invente l'art visuel en fixant sur la paroi rocheuse l'ombre de son oncle Vania (Angelo Dell'Aquila) projetée grâce au feu.

Ramener le feu

Le feu, justement. Quand Edouard (Martin Jaspar) le ramène du Kilimandjaro pour protéger son foyer pithécantrope des bêtes sauvages, Patti, son épouse (excellente Sandrine Girard) et Cassandra applaudissent mollement. D'un côté, la mère de famille raffole de la viande désormais cuite - elle créera même le cervelas national. De l'autre, elle redoute la frénésie de son mari qui est prêt à sacrifier la tranquillité du foyer et même leur fille au nom de l'innovation - Edouard n'hésite pas à proposer Cassandra comme monnaie d'échange pour obtenir du baroudeur Yann (Frédéric Polier) les «cailloux qui font le feu».

Une Cassandra qui, le titre le dit, se vengera à la fin du récit. Auparavant, au moment de la transhumance familiale, elle annonce le capitalisme en voulant monnayer le feu alors que son père pense le donner à tous, en bienfaiteur de l'humanité...

Traitement frappadingue

On le voit, beaucoup de thématiques profondes émaillent cette fable que Roy Lewis, et Dylan Ferreux après lui, ont l'élégance de montrer comme une pochade déjantée. Entre les anachronismes - les hommes préhistoriques parlent d'interrupteurs et de sieste -, le mélange entre les cris d'animaux et la pensée raffinée, les demi-masques qui évoquent la commedia dell'arte, ou encore le travail très physique des acteurs, cette version multiplie les débordements, les ruptures et le jeu primaire, bref, ne craint pas l'excès. Après avoir semé le doute dans la tête du spectateur, le spectacle convainc justement par cette manière frappadingue d'aborder le sujet.





Le feu permet aussi de confectionner des lances à la pointe brûlée, donc plus offensives. De g. à dr., Martin Jaspard, Lylou-Mélie Guiselin et Sandrine Girard en pithécantropes. — © Carole Parodi

«La tâche du théâtre doit être de rendre visible ce qui gouverne nos existences et, dans cette idée, je choisis de raconter des histoires édifiantes dans des formes originales et accessibles», explique Dylan Ferreux à la fin de la représentation. La manière surprend, car on est de moins en moins habitué à ce théâtre physiquement engagé. Aujourd'hui que les stand-uppers tiennent le haut du pavé, l'ironie a déteint sur le monde du théâtre et il est très rare qu'autant d'énergie et de grands mouvements soient déployés.

Parfois bruyant ou même brouillon, ce parti a pourtant deux grands avantages. Ramener du corps en scène et provoquer le rire libérateur même quand la thématique fait peur.



NEIL / 2021 / THEATRE 2.21 / PHOTOGRAPHIES MATHILDA OLMI





NEIL / 2021 / THEATRE 2.21 / PHOTOGRAPHIES MATHILDA OLMI





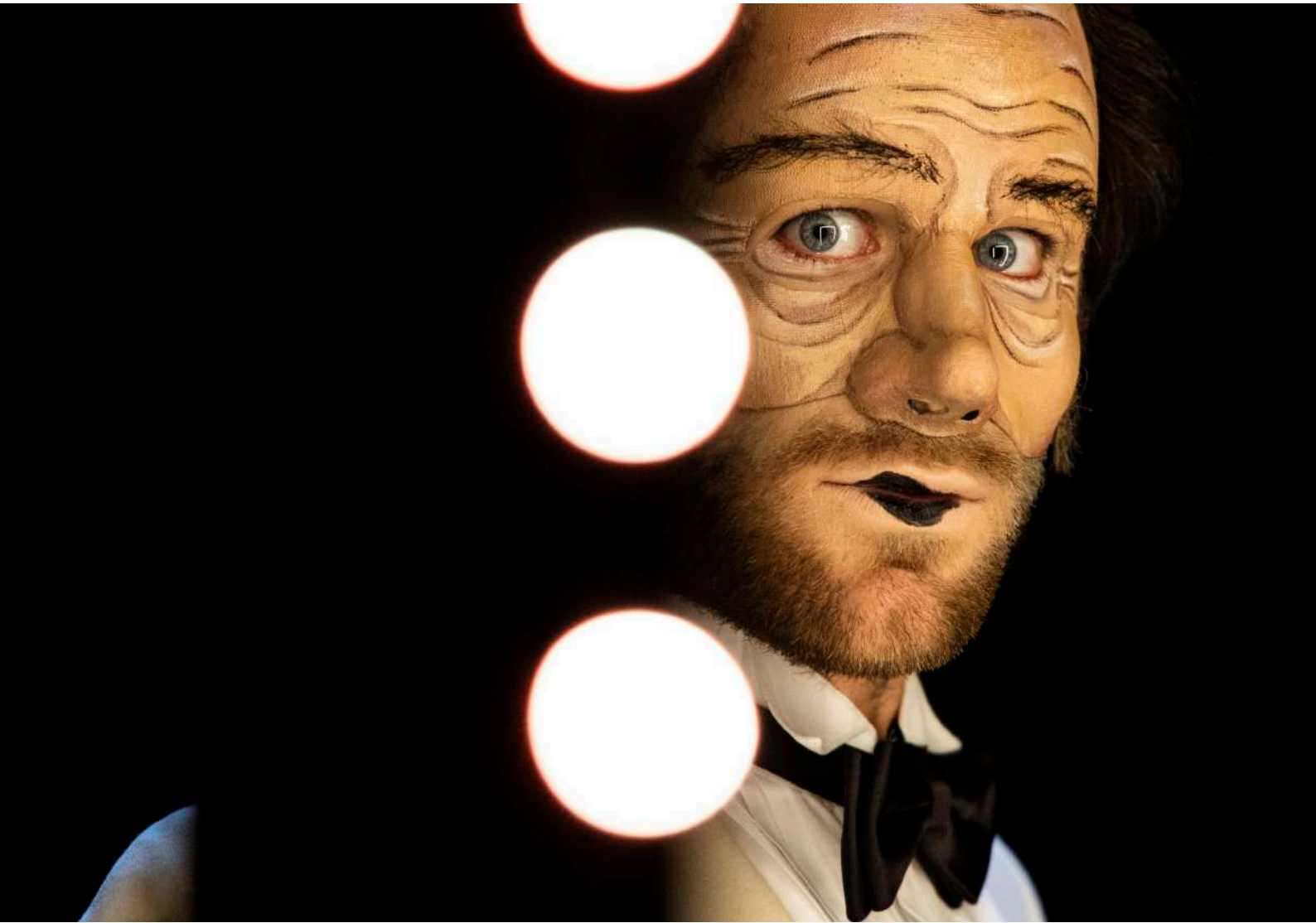
TOUT LE MONDE VEUT VIVRE / 2021 / THEATRE ALCHIMIC / PHOTOGRAPHIES YANN SLAMA





TOUT LE MONDE VEUT VIVRE / 2021 / THEATRE ALCHIMIC / PHOTOGRAPHIES YANN SLAMA





YAACOB ET LEIDENTAL / 2023 / THEATRE ALCHIMIC / PHOTOGRAPHIES YANN SLAMA





YAACOBI ET LEIDENTAL / 2023 / THEATRE ALCHIMIC / PHOTOGRAPHIES YANN SLAMA





ILLUSIONS / 2024 / CASINO THEATRE DE ROLLE / PHOTOGRAPHIES AURELIA THYS





ILLUSIONS / 2024 / CASINO THEATRE DE ROLLE / PHOTOGRAPHIES AURELIA THYS





POURQUOI J'AI MANGE MON PERE / 2024 / THEATRE ALCHIMIC / PHOTOGRAPHIES CAROLE PARODI





POURQUOI J'AI MANGÉ MON PÈRE / 2024 / THEATRE ALCHIMIC / PHOTOGRAPHIES CAROLE PARODI

